Intimités enfantines

Autor(en): **Barbey, Léon**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **63 (1934)**

Heft 14

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

INTIMITÉS ENFANTINES

Il n'est dangereux pour personne autant que pour l'homme qui enseigne de se fourvoyer dans la monotonie de l'ornière. Lui qui doit engager les pieds de l'enfant sur les routes du monde, lui qui doit ouvrir les yeux des petits sur les splendeurs des quatre points de l'horizon, lui qui doit déployer les ailes timides selon leur plus large envergure, manque à sa vocation s'il cause des entorses, s'il pose des œillères, s'il use de pinces à ailes, même brevetées. C'est pourquoi ni les expériences des laboratoires psychologiques, ni les livres de la plus sûre pédagogie ne suffisent à vivifier son enseignement. *Omne vivum ex vivo*, disaient nos maîtres, la vie procède de la vie. L'enseignement est vivant si le maître est vivant, s'il s'intéresse à la vie, à la sienne et à celle de ses élèves. Nos notions pédagogiques revivent au contact d'expériences et de lectures non techniques ; notre système éducatif a tout à gagner en compagnie de gens qui ne sont pas des professionnels de l'éducation.

Dans ce but, il convient de signaler un petit livre de M. Olivier Leroy, *Mes beaux amis ; intimités enfantines* [1], qui groupe des observations pleines de fraîcheur sur Jojo et Lolette. Je n'ai pas plus envie d'analyser ce livre que je n'ai envie d'analyser le bouquet de fleurs qu'on m'offrirait à ma fête. Je voudrais simplement en faire respirer le parfum en y cueillant quelques citations.

Les éducateurs de l'enfance ont fait cette découverte que la grande affaire est de lui apprendre à voir.

Qui donc s'est aperçu que les enfants ne savaient pas voir ? Ma courte expérience m'a prouvé le contraire.

Les enfants ont une remarquable puissance d'observation pour tout ce qui les intéresse. Il n'est pas nuisible de leur montrer, en classe, des hannetons ou des larves de libellules ; mais à condition de ne pas nous faire croire que ces exercices vont rénover l'intelligence de l'espèce.

L'enfant, quand il lui plaît, voit mieux et plus vivement que nous : ses descriptions et, au besoin, ses mimiques, le prouvent.

* * *

Ce ne sont pas, le plus souvent, les mêmes choses que nous qui les frappent et les retiennent.

Tout le monde connaît l'histoire du petit garçon qui plaignait le pauvre lion de l'image, lequel, seul dans l'arène, n'avait pas de chrétien à manger. Elle est vraisemblable et normale, et le cynisme du petit garçon est dans l'esprit des grandes personnes. Il s'était simplement fait lion et non chrétien.

De même, Jojo, à qui je racontais les bourgeois de Calais, s'est vite enquis

[1] Collection Courrier des Iles ; Desclée de Brouwer, Paris, 1934.

de savoir si ça se passait en hiver. La corde au cou, détail inusuel, n'arrivait à l'émouvoir, pas même à lui occuper l'esprit : mais d'être en chemise, dans la rue et pieds nus, s'il faisait très froid, lui semblait un sort pitoyable.

* * *

Que de choses nous foulons aux pieds dans nos ambitions de rareté ! Plusieurs fois, je me suis senti humilié de ne pouvoir, sans effort, trouver jolie la fleurette qu'on m'apportait pour la faire admirer : un bouton d'or, une fleur de ravenelle. J'avais désappris leur beauté ; pour un peu, je les trouvais vulgaires. Mais je veux changer. Déjà, j'ai changé. A l'école de l'enfance, je veux revenir au sentiment de Dieu, des petits, des poètes : *Viditque Deus cuncta quae fecerat et erant valde bona.*

* * *

Pauvres, pauvres petits, qui n'avez pour jouer que des jouets « scientifiques » et qui ne connaissez pas les grands jeux de l'eau, de l'air, de la terre et du feu.

Pauvre M. Lavisse, qui croyiez que les petits Gaulois étaient très malheureux parce qu'il n'y avait pas, en Gaule, d'écoles primaires, d'abécédaires et de système métrique.

* * *

On oublie combien les enfants sont adultes en face des émotions vraiment primitives : celles qu'apportent l'amour, la musique, la poésie.

Tout enfant, je me souviens d'avoir fait une réflexion sur une de mes lectures qui ne fut pas accueillie avec le doigté qu'il fallait. J'en reçus une profonde blessure. Je ne sais quel passage du *Robinson suisse* m'avait plu pour ce que j'y trouvais de proche réalité. J'en fis la confidence à mon père : « Vois, comme c'est bien écrit. » Ravi, je pense, mais amusé de l'expression, il ne sut pas garder la gravité nécessaire et aussitôt rapporta la chose à ma mère, devant moi, sur un ton que je trouvai badin.

On n'imagine pas le repliement sur moi-même que me donna, pour le reste de ma jeunesse — peut-être pour la vie — cette légère maladresse.

* * *

J'avais cru niaisement, avec ce pauvre exalté de Michelet, que l'innocence des végétaux s'accordait mystiquement et physiologiquement à l'innocence du premier âge.

Il me plaisait que cette nourriture brutale de « viandes sanglantes » fût contraire au corps et à l'âme de ces tendres agneaux. Balivernes ! Certes, ils raffolent des verdures et des fruits, et cela leur est bon ; mais les petits d'homme sont plus près des petits de loup que de la gent mouton et se moquent, de toutes leurs quenottes, des métaphysiques culinaires.

* * *

L'association spirituelle de l'enfance au monde végétal n'est pas moins hurluberlue. La fleur intéresse l'enfant. Mes petits suivent avec joie et minutie

les progrès de la jacinthe jaune dont l'oignon se nourrit d'eau pure dans un vase qu'il a rempli d'un long chevelu blanc d'argent. Mais on a beau dire, comme la poupée, ça manque de manivelle...

La fleur est inerte, silencieuse.

Que pèse l'éblouissement neigeux d'un chrysanthème ou sa rouille flammée au prix des jappements et des bonds d'un jeune fox ?

Les jardins d'enfants sont une chose charmante ; mais leurs occupants sont plus chasseurs que jardiniers.

* * *

Le dessin, chez Lolette, n'est pas l'art de reproduire des formes, c'est le pouvoir de les créer de rien, de les faire vivre et de vivre avec elles. C'est un art dramatique et lyrique...

On voit comme on encage la glorieuse imagination de l'enfant quand on la force à s'arrêter trop tôt sur des choses aussi tristes, aussi mortes qu'un cube, un morceau de craie, ou même une feuille de lierre.

Un dessin, pour intéresser, doit se lire dans l'esprit, non se copier comme un modèle immobile et fini. En dessinant, l'enfant se raconte une histoire et mime un poème.

Ce n'est pas une raison, parce que nous n'en sommes plus capables, pour venir troubler un jeu si beau.

* * *

Jojo, suivant la procession, au village breton où nous sommes en vacances, s'est fait marcher sur le talon. Son espadrille ne lui tient plus au pied. Il tâche, sans s'arrêter tout à fait, de réparer le dommage, clopine, trébuche, m'agace. Plus tard, nous parlons de sa mésaventure. Je le houspille :

— Tu ne pouvais pas avancer plus vite, lambin, ça ne te serait pas arrivé !

— Mais, Papa, je ne pouvais pas : l'homme qui était devant moi marchait comme les plantes poussent !

Je me demande si, depuis qu'il y a des hommes et qui parlent, on a mieux exprimé une insupportable lenteur.

... Hélas ! l'usine scolaire aura tôt fait de substituer ses produits standardisés à ces jolies incartades, qu'il leur faudra retrouver plus tard, s'ils les retrouvent, par un hardi nettoyage, comme on découvre, sous un enduit crasseux, une peau fraîche.

... Un secret des plus charmants écrivains, c'est de regarder les choses avec des yeux d'enfants et d'en parler avec des mots parfumés d'ignorance. Boylesve parle quelque part d' « un linge bleuâtre que des becs de bois à ressorts métalliques mordaient contre la corde ». Voilà le langage inventé que persécute le livre primaire. Bientôt, mon pauvre Jojo, tu ne parleras plus comme Boylesve, et déjà, horreur ! tu ne dis plus la queue d'une feuille, mais son pétiole...

Il est bon d'entendre formuler aussi clairement les appréhensions que légitime la manière de faire de certaine école « primaire ». On y apprend à se garder des tentations propres au métier. On peut espérer d'ailleurs que les Jojos et les Lolettes du pays de Fribourg ne perdent pas tous leur savoureux langage et qu'ils le perdront

encore moins s'ils sont formés dans l'esprit des modèles que leur présente le nouveau livre de lecture du cours supérieur. En tout cas, les éducateurs qui auront lié connaissance avec *Mes beaux amis* regarderont, d'un autre œil que les « primaires » incriminés par M. Leroy, les enfants avec qui ils vivent dans une intimité quotidienne.

LÉON BARBEY.

Une occasion d'exercer la VOLONTÉ : L'étude des leçons difficiles.

L'école s'efforce, depuis un certain nombre d'années, de présenter le savoir sous une forme simplifiée, agréable, amusante même, pour en faciliter l'assimilation. Ce procédé vaut au maître un meilleur examen, un rang plus honorable au classement général. Mais, malgré toute l'ingéniosité dont un maître peut faire preuve, certaines leçons demeurent impossibles à simplifier. Faut-il s'en plaindre, ou les laisser de côté ? Non, car employées avec intelligence, elles deviennent d'excellentes occasions d'entraîner la volonté.

On doit avouer que la part laissée à la formation du caractère à l'école est parfois bien minime. Le plus souvent, tout dépend de l'initiative et de la personnalité du maître. Si tant de jeunes gens manquent d'énergie, s'ils se montrent incapables d'effort, s'ils fuient avec dégoût tout sacrifice, si les appels de nos plus hautes autorités vers un retour à une vie plus simple demeurent sans écho, l'école n'a-t-elle pas sa part de responsabilité, elle qui trop souvent sacrifie la formation de la volonté à la culture purement scientifique ?

Comment procéder pour tirer partie des leçons difficiles ? Les résultats seront plus ou moins intéressants selon que le maître est lui-même plus ou moins doué de ces qualités qui font l'entraîneur d'hommes.

Et tout d'abord, un principe : Dans ces cas de leçons ardues — il ne s'en présentera pas tous les jours — *ne jamais dissimuler aux élèves la peine qui les attend,* mais au contraire la mettre bien en lumière (peut-être même l'exagérer un peu, spéculant sur leur esprit de contradiction), puis *faire un appel précis à l'effort,* leur insuffler le désir de vaincre, leur laisser pressentir le plaisir qu'ils éprouveront à vaincre. Il suffit souvent d'annoncer certains exercices comme particulièrement difficiles pour qu'ils veuillent nous prouver le contraire (esprit de contradiction), pour que les volontés se tendent et que les résultats soient excellents. Les enfants se piquent au jeu.

Cet appel à l'effort doit se faire d'une voix entraînante et persuasive, avec conviction et enthousiasme, car les sentiments sont communicatifs. Pourquoi, par exemple, ne pas compléter l'annonce